

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE	
Un An	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	
Un An	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

LA DÉCHE DÉBORDE, CRÉDIEU !

Et les Dépotés barbottent!

BATH REBIFFADES DE TROUBADES

LA MESSE DU COCHON



A quand la fin ?

Brouh ! Voici que la neige a commencé à tomber.

Et, nom de dieu, les mouches blanches peuvent se vanter d'être bougrement froides ! Pour ce qui est de trouver les trous et les fentes des frusques dépenaillées des déchards, et de s'y faufiler, afin de leur glacer la peau, — ces petites garces ont le pompon !

Ah ouat, que les malheureux s'emmitoufflent comme ils voudront ; que sous leurs guenilles, en guise de che-

mise, ils s'enveloppent de vieux journaux ; rien n'y fera, nom de dieu !

La neige, le vent..., leur rongeront les os.

Faut qu'ils en fassent leur deuil, à moins d'être des sacrés bidards, d'ici que le soleil vienne rôtir les pavés, ils resteront avec le frio au ventre, ayant leurs arpions kif-kif des morceaux de gel.

Et malheur à eux, s'ils ne peuvent dégoutter un trou pour passer les nuits ! Il fait moins bon que jamais à refiler la comète... Que les mistouffliers vagabondent par les rues des grandes villasses, ou arpentent les routes blanchies de la cambrousse, — la douleur est aussi affreuse ici que là.

Et vous autres, les bons bougres, qui êtes assez rupins pour avoir un plumard, si dur soit-il, ne vous ragaillardissez pas en disant : « Ils sont rares

les miséreux qui triment leur viande par les rues et les grands chemins... »

Non, hélas, non ! Ils ne sont pas rares, tant s'en faut.

La misère monte comme un débordement, c'est un vrai déluge.

Où s'arrêtera-t-elle ?

Certes, le jour où les déchards auraient le courage de s'arrêter, elle s'arrêterait, puisque c'est eux qui la véhiculent. Ah, si au lieu de sangloter, l'idée leur venait de serrer les poings, et d'aller, pareils à une bande de loups affamés, que la faim chasse des bois, processionner dans les quartiers du populo et, appelant les prolos, leur gueuler : « Oh là, si vous n'êtes pas des bourriques, venez ! Venez nous foutre un coup de main, nous avons faim..., et nous voulons manger les riches ! »

Où, si les débardés avaient le cœur de faire cela, si avachés que semblent les profos, ils sortiraient des bagnes, des ateliers, kif-kif les fourmis d'une fourmilière.

Et toute cette foultitude déboulant sur les beaux quartiers, chambarderait tout sur son passage.

Ah, le chouette mastie que ça ferait!... Et comme les crève-la-faim battraient tout leur soul!

Le soir, ils seraient déjà méconnaissables : la tronche réjouie, fringués de neuf, avec des complets décrochés à la Belle ou aux Plus Vastes, ils auraient déjà une gueule d'hommes libres et heureux, — en place de leur triste mine de mendi-gots.

Mais, nom de dieu, ne serait-ce pas trop exiger des purotins ?

M'est avis que si, foutre !

Quand on n'a rien dans le fanal, quand le frío vous glace les os, on n'a guère de force pour serrer les poings et se rebiffer contre le mauvais sort.

On subit tout ! Le pli est pris, on se laisse couler à la mort, comme une chiffre s'en va à l'égout.

C'est les jean-foutre de la haute qui cherchent à nous tourner la boule en nous serinant doucètement aux oreilles : « Laissez faire la mistoufle ! Rien de tel pour avancer l'heure du grand chambard... »

Beaucoup de bons bougres coupent dans le pont.

Tralala, c'est des balivernes !

Qu'ils s'examinent eux-mêmes : qu'ils restent un jour sans bouffer, auront-ils du cœur à l'ouvrage ?

Non, mille dieux !

Et pourtant, — un jour, — c'est de la gnognotte, comparé à la longue enfilade des jours sans pain et sans gîte qu'ont enduré les purotins. Comment donc ceux-ci ne seraient-ils pas abattus ?

Pour lors, faut bien saisir le fourbi : c'est pas aux mistouffiers à commencer l'entrée en danse !

Ceux qui doivent donner l'exemple, c'est les gas robustes que la mistoufle n'a pas encore rongés ; c'est les bons bougres qui, tout en trimant pire que des dératés, gagnent à peu près leur pitance.

Où, cré tonnerre, c'est ceux-là qui doivent faire le premier pas ! Et y a pas à bagner, faut se patiner, car la déche n'est qu'une lèpre qui se gagne plus vite que le choléra.

Qu'ils se grounent, nom de dieu,

sans quoi, eux aussi seront agriffés ! Ensuite, les pauvres sieux dégringolés dans la purée noire embotteront le pas, — c'est certain ! Et ça sera chouette à reluquer : les sangsues de la haute, enfin dégoûtées, devenues plus plates que des punaises !

POLITICAILLERIES

Les bouffe-galette font des pieds et des pattes pour étouffer le scandale de Panama.

Y arriveront-ils ? C'est pas probable, nom de dieu ! D'autant plus qu'ils jouent double jeu : leur intérêt est de cacher les filouteries, — et pour se faire bien venir de leurs électeurs, faut qu'ils aient l'air d'en pincer pour la lumière.

De ce mic-mac, qu'on se veuille ou pas, la vérité sortira quand même ! Et foutre, elle sera assez poilue et assez malpropre pour dégouter le populo de se coller sur le râble de nouveaux dépotés.

Je souhaite que les gobeurs la voient nature !

Y a des dépotés de compromis un peu dans tous les partis, aussi bien de la droite que de la gauche. Or, il arrive ceci : ceux qui sont forcés d'avouer qu'ils ont palpé se foutent à casser du sucre sur le dos des amis. De sorte que de fil en aiguille on saura tout.

A l'heure actuelle, c'est les radigaleux qui sont sur le gril ; Clémenceau passe un sale quart d'heure, — et il y laissera bougrement de ses plumes !

Rouvier, un des plus gros barbotteurs, qui était ministre des finances, vient d'être forcé de démissionner.

Avant lui, le grand Q. de Beau Repaire avait perdu sa place en voulant trop protéger les crapulards de Panama.

A qui le tour, nom de dieu ?

Hé, faut pas trop blaguer : ça pourrait bien être à sa Jean-Foutrière Carnot...

Basté, laissez faire, les camaros, on va rire : le grand nettoyage commence, — et peut-être la grande danse.

Y a deux choses qui vont couler carrément à l'égout : c'est les gros barons de la finance, la grosse banque, aussi bien youtre que chrétienne, — ainsi que tout le mic-mac du gouvernement parlementaire.

C'est au populo à tirer profit des circonstances, nom de dieu !

S'agit de guigner le coup et d'être prêts à tous les événements, on ne peut pas savoir ce qui se mijote...

Les grands chambardements, ça ne tombe pas du ciel, comme les chèques à Reinach, — c'est kif-kif les orages : c'est d'abord un point noir, puis un gros nuage...

Nous en sommes là, donc foutre, ouvrons les quinquets !

Dans les Casernes

Mille polochons, l'armée commence bougrement à se décoller.

C'est bon signe ! Ça prouve que les bastons qui vont à la caserne ne sont plus aussi niguedouilles que leurs aînés et ne veulent pas se laisser abrutir jusqu'à la gauche.

Il y a un mois, c'était les musiciens du 100^e lignard, en garnison à Narbonne qui refusaient d'obéir à leur chef. Ils ne voulaient pas s'époumonner toutes les après-midi du dimanche à miousiquer aux oreilles de bourgeoisillons.

Et ils n'avaient pas tort, nom de dieu ! Turellement, les gas ont été échaillés : ça a valu à quelques-uns d'être expédiés à Biribi ; aux autres, trente jours de prison et des changements de garnison.

Autre bricole qui s'est passée à Marseille, et sur laquelle y a pas mèche d'avoir de tuyaux, vu que les galonnards étouffent l'affaire :

Il y a quelques jours une douzaine de frangins du 141^e, escouade des armuriers, ont quitté la caserne Saint-Charles, et ont rapliqué après quatre jours d'absence.

Leur premier soin en radinant a été d'allonger une bourrée au chien du quartier.

Il paraît qu'on se prépare à embarquer quelques-uns des gas en question pour Biribi.

Nom de dieu, si ça continue, va y avoir en Afrique une belle trifouillée de Camisards n'ayant pas froid aux quinquets.

J'espère bien qu'ils ne se laisseront pas faire le poil par quelques matamores grâ-dés.

Du même tonneau, mille bombarcés : de Quimper, on avait expédié à la poudrerie de Châteaulin une soixantaine de lignards du 118^e. Sur le tas, seize des bougres ont fait de la rouspétance et ont refusé leur service, sous prétexte de maladie.

Evidemment y a à cela une raison : sûrement les gas ne sont pas dans leur tort, — mais les quotidiens n'en disent rien.

D'ailleurs, seraient ils dans leur tort, au point de vue du sale métier militaire, que je les approuverais tout de même : car on a toujours raison de se rebiffer contre toutes les dégoutations de la caserne.

Le major a passé les gas du 118^e à la visite : ils auraient été au trois quarts crevés que c'eût été kif-kif, — il les a déclarés bien portants.

Alors, les punitions ont dégouliné sur eux ! Trois des plus compromis ont paumé soixante jours de prison.

C'est pas ça qui leur fera baisser le caquet, — au contraire, mille dieux, ça réchauffera la haine qu'ils ont au ventre !

Après les rebiffades que je viens de dégoïser, faut que je raconte aux camaros

une abomination qui s'est passée à Brest, dans l'armée maritime, qui est aussi infecte que celle du plancher des vaches.

Un premier-maire, qui a moisi dans le métier, puisqu'il avait 23 ans de service, était en congé à Brest, salement malade. Il y a une dizaine, il reçut l'ordre de partir pour Cherbourg. Ne pouvant se trimballer, on le colla à l'hospice, d'où on le renvoya, au bout de six jours, sous prétexte qu'il n'était pas malade.

Aux trois quarts crevé, le vieux lascar rentra à sa piole et où le relança le lendemain. Il alla à la caserne et le major l'engueula comme un pied.

« Vous êtes un carottier, scrogneugneu ! Malade ? Allons donc ! Vous vous foutez de moi. Vous ferez huit jours de boîte pour vous guérir. »

Illico, le pauvre type fut trimballé à la boîte. A quatre heures, quand on vint pour lui apporter sa gamelle, sa carcasse était déjà froide : il était mort !

Mille bombes, voilà un major qui mérite bougrement qu'on le fasse monter en grade.

Il honore l'armée française !

Babillarde Roubaisienne

Mon vieux Peinard,

Y a du temps que je ne t'ai rien dit de la Volière Cépale de Roubaix ; si en en causait un brin ?

C'est d'autant plus de circonstance que ces sacrés conseillers cipaux vont partout, se vantant qu'ils font monts et merveilles.

L'un va à Saint-Quentin, l'autre à Bruxelles, l'autre ci, l'autre là, ... tous gueulant comme des bourriques : « Nous réformons ! Nous réformons ! » Turellement, les bons bougres de ces patelins qui n'y voient pas malice doivent se dire : « Sont-ils veinards, les prolos de Roubaix ! Y vivent maintenant kif-kif les poissons dans l'eau... »

Oui ! Mais, nom de dieu, voilà le hic : les cipaux d'ici ressemblent à ces polichinelles qui, dans les théâtres goualent : « Marchons ! Courrons ! » et qui ne bougent pas plus qu'une souche.

De réforme, — on ne voit pas la queue d'une seule, depuis que nos oiseaux sont à la mairie !

Comme preuve, je veux citer deux mots qu'un conseiller lui-même a prononcés en séance à la face de tous ses collègues :

« Nom de dieu, depuis que nous sommes ici on n'entend parler que de musique. C'est pas avec le son des trompettes qu'on peut remplir le ventre des meurt-de-faim », qu'il faisait dans l'avant-dernière séance. Puis, comme il ajoutait : « Quand on étudie quelque chose, faut pas s'inquiéter d'ousque ça vient, faut voir si c'est juste. Proudhon, qui était un zigou à poil, le dit aussi... »

— Raca pour Proudhon ! Notre bondieu à nous c'est Karl Marx... » que rebiffe illico un des plus malins de la bande.

Dans la séance du 9 décembre, celui qui trouvait qu'on s'occupait trop de miousique gueulait : « Nom de dieu, j'ai combattu l'autre administrance, parce qu'elle ne s'occupait pas assez des crève-la-faim, ... et voilà qu'ici c'est kif-kif !... » C'était au sujet des fourneaux économiques qu'il disait ça.

Le mâre répondit paisiblement : « On va s'en occuper... »

Mille dioux, voilà qui prouve plus que des grands discours, qu'il n'y a rien de changé à Roubaix, — malgré que le conseil cipal soit socialo.

Mais, s'ils ne foutent rien, ça ne veut pas dire qu'ils manquent de roublardise. Pour ce qui est de ça, ils en ont bougrement à revendre. Oyez plutôt les aminches :

En juin dernier, les tisserands de chez Delattre se foutirent en grève. Pendant 2 mois les cipaux ne s'en occupèrent pas plus que d'une crotte de chien, et ils ne s'en seraient pas occupés si au mois d'août y avait pas eu des élections pour le conseil général.

L'avant-veille, crac ! Ils votèrent dix mille francs pour les grévistes. Le préfet cassa le vote, parce qu'il n'était pas conforme à la loi. Les cipaux l'avaient prévu, pas moins leur manœuvre électorale avait eu son petit effet.

Et c'est ainsi de tout, nom de dieu ! Quand on reproche à ces volatiles leur impuissance, ils en rendent responsable le préfet qui casse toutes leurs décisions.

Turellement, bondieu ! Tout est si bien engrené dans notre garce de société que tout se tient ; y a pas mèche d'arracher aux exploités un lambeau de privilèges, car on se butte à une foultitude de difficultés.

Ça, les anarchos l'ont rengainé, mille et mille fois : Si le populo veut se sortir du borbier où l'on barbotte, y a pas trente-six moyens, y en a qu'un ! C'est prendre la Société par la peau du cul et la chambarder de fond en comble... ..

Une chose sur laquelle nos socialos restent muets, c'est la question des débits de femmes dont j'ai touché deux mots y a quèq temps. C'est à partir du 1^{er} janvier 93 que ça devait entrer en application.

Sais-tu, mon vieux Peinard, quel motif on invoque pour excuser cette salopise ?

« C'est que les filles et les femmes mariées séparées de leurs maris qui tiennent des débits, font la noce avec leurs clients et les excitent à la débauche. »

Sacrés socialos de malheur, quasiment tous vous vendez de la bibine... ça serait-il jalousie et crainte de la concurrence ?

Je veux supposer le contraire et vous croire francs. Eh bien, vous m'avez tout l'air de prendre l'effet pour la cause : ce n'est pas en fermant une douzaine de troquets tenus par des femmes que vous arrêterez la débauche... Puis, ça n'est pas vrai que ces bougresses excitent à la débauche plus que tant d'autres.

L'été passé on arrêta un infâme couple qui attirait chez eux des gosselines et les envoyait racoler des michés ou les livrait à de vieux salopiauds.

Leur estaminet s'appelait *A l'ancienne Gendarmerie*... Bondieu, le titre était bien trouvé ! Ces salauds étaient mariés tout ce qu'il y a de plus légalement, — donc votre décret ne les touchait pas.

Voyez-vous, la grande excitatrice de la débauche, c'est la propriété individuelle ! Oui, nom de dieu, tant que la richesse restera entre les griffes d'une poignée de crapulards il se trouvera des pauvres bougresses pour se vendre.

Dites-moi, tas de pudibonds, en fermant les troquets, empêcherez-vous la débauche qui se produit dans les bagnes capitalistes ? Comptez donc les filles de prolos qui, ayant espéré vivre honnêtement en trimant dur,

ont été réduites à subir les caprices des patrons et des contre-coups.

Autre chose : m'est avis que vous foutez un croc-en-jambe à vos principes. Je ne vous verrais pas blancs, si vous receviez autant de coups de pieds au cul que vous avez affirmé de fois l'égalité des sexes, dans les congrès et ailleurs.

Serait-ce que vous comprendriez l'égalité des sexes, à peu près de même façon que les bourgeois comprennent l'égalité devant la loi ? Faudrait le dire !

Eux nous disent qu'il y a égalité entre le gros voleur de Panama qui gueuletonne en liberté et le pauvre bougre qui ramasse six mois de prison pour avoir chapardé un potiron.

Et vous, socialos à la manque, vous défendez à une femme pas mariée ou séparée de son mari de vendre de la bière, — par exemple l'homme séparé de sa femme ou le célibataire pourront en débiter à pleins tonneaux.

Et l'égalité quoi que vous en faites ? Mille millions de tonnerres : ou vous êtes bougrement aveugles, ou vous êtes de sacrés fumistes !

Enfin, continuez à faire des bourdes... et surtout, roulez souvent en voiture, comme ça arrive à plus d'un d'entre vous depuis que vous êtes à la mairie, — ça fera ouvrir les yeux aux bons bougres.

.....

C'est seulement de cette manière que les socialos à la manque de l'Hôtel-de-Ville peuvent encore rendre service à la Sociale, — après lui avoir foutu pas mal de bâtons dans les roues.

Un zigou d'attaque.

COUPS DE TRANCHET

Au Dahomey. — Il paraît que la guerre est finie ; y a plus de négrots et d'amazones à assassiner..., les gradés n'en sont pas contents : ils ne pourront plus gagner des galons et des décorations en rougissant leur sabre.

Par exemple, les commerçants jubilent ferme ! Ils vont pouvoir plumer les moricauds, les voler jusqu'à plus soif : ces bandits-là radinent de Bordeaux et de Marseille, — c'est pire que des corbeaux.

Y a d'ailleurs rien de drôle à ça, nom de dieu, puisque c'est pour leur faire plaisir qu'on a entrepris la guerre du Dahomey.

Donc, c'est là-bas comme partout : les traîneurs de sabres massacrent le populo, les Bourgeois le pillent.

.....

Un bon point... à Magnard, le gros plein de soupe du *Fig*, le journal des aristos. Y a des fois qu'il raisonne assez chouette-ment..., ça ne lui arrive pas souvent, comme de juste ! Ça lui est arrivé cette semaine. A preuve le bout d'une de ses tartines ; le Magnard avoue que :

« L'origine de toute fortune considérable est toujours ou une spéculation ou une exploitation du faible par le fort, ou une injustice historique.

« Tel grand seigneur, catholique comme le Pape et royaliste comme le roi, doit son opulence à un ancêtre dont la moralité et les services sont problématiques ; tel autre la doit à quelque aïeul roturier, enrichi dans un commerce honorable. »

« Honorable? ... Heu, heu! V'là un mot qui est de trop, nom de dieu!
Mais quoi, faut pas exiger qu'un type de ce poids raisonne juste jusqu'au bout.
Par exemple, où il ne m'a pas l'air trop gnôle, c'est quand, parlant de la guerre que principalement les jésuites font aux youtres, il leur gueule « casse-cou » et ajoute :

« Dès lors, il n'y a plus entre l'argent juif et l'argent chrétien d'autres démarcations que celles qui conviendra à l'Antisémitisme de laisser subsister. »

Je te crois, l'aristo!

Et je t'assure bien que le jour où le populo se foutra à chambarder les belles turnes aux Rothschild, celles de ton archevêque et des richards chrétiens ne pèseront pas lourd.

Mince de filou. — Jay Gould, un milliardaire américain vient de crever; voici l'origine de sa fortune :

A l'époque en question, il était un gros employé de banque et tripotait à la Bourse de New-York. Un beau matin il leva le pied avec la caisse, laissant un déficit espatrouillant.

Les actions de la banque baissèrent; Jay Gould profita de l'occase et de sa cachette il en fit acheter le plus possible.

Ça fait il revient à New-York, rend la galette qu'il a barbotée, explique qu'il y a eu creur.

Les gogos reprennent confiance, les actions montent, il revend le tas qu'il a acheté... et empoche des millions.

C'est ce que Magnard, le plein de soupe du Fig appelle faire un commerce honorable.

Encore Bismarck! — Un journaliste français vient de se payer une balade en Allemagne, histoire de tirer les vers du nez à Bismarck.

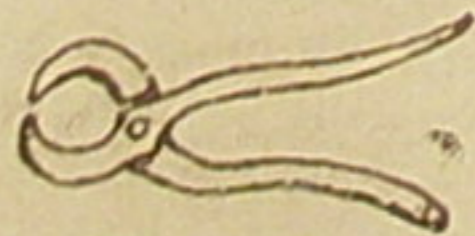
Car, ce crapulard existe toujours! On ne lui a pas encore érabouillé la caboche... et si ça dure un peu, on le laissera crever dans son plumard.

Turellement, le bandit a peur de la Révolution, il voudrait que tous les gouvernements se donnent la main afin de museler solidement les bons bougres et il a dit au journaliste :

« Le socialisme international nous menace tous également autant que vous. C'est une pauvre politique qui se réjouit du mal arrivé au voisin, quand on est soi-même exposé au même danger.... Vous avez chez vous les grèves, la dynamite, le dé-couragement des patrons, l'exigence insatiable des ouvriers. Nous avons un parti socialiste puissant, plus méthodique, mais associé au vôtre, sinon par les moyens d'action (et encore!), du moins par la passion et par le but.

« Ne pensez-vous pas qu'il y aurait là un terrain de négociations, c'est-à-dire de rapprochement et d'entente? »

Té, nom de dieu, voilà le bout de l'oreille! Dès qu'il s'agit de serrer la vis aux zigues d'attaque, de mitrailler les populos, que les gouverneurs soient monarchiens ou républicains, y a mèche de s'entendre!



La semaine dernière, un matin qu'il ge-lait à fendre les pierres, j'étais dans le bois de Bramepan, cheminant doucette-ment le long du Rivachot, où aiment à se poser des vols de canards sauvages.

J'étais tout transi, n'ayant encore rien foutu dans ma carnassière, quand le cré-pitement des feuilles sèches me fit quiller les oreilles et reluquer de tout bord : « Se-rait-ce les charpentiers à Carnot, ou bien le grand couillon de garde-champêtre?... »

Car, comme vous le pensez, les amin-ches, le père Barbasou a ça de commun avec tous les bons bougres de la camplu-che : le permis de chasse, il l'a sous la se-melle de ses sabots.

Ce n'était foutre pas cette saloperie d'hirondelles de potence! C'était Pichevin, un gas de Terrefort, qui, par ce temps de chômage forcé de la terre, avait lui aussi décroché son fusil rouillé de la cheminée, — et pour se désennuyer faisait un tour de chasse.

« Et bonjour, vieille branche, as-tu fait bonne prise? »

— Adieu, Pichevin, j'ai pas même eu l'occasion de tirer; à peine ai-je fait lever une bécasse... et la garce s'est vivement carapattée sans demander ses restes... Et toi?

— Moi, j'ai eu un peu plus de veine : là-haut, à la Roche-aux-Pruniers, sur une compagnie de perdreaux qui loge dans les vignes en friche, j'ai réussi à en déquiller deux. A l'étang de Mougasse, j'ai des-cendu un canard.

— T'es rien bidard! T'as manqué ta vo-cation, t'aurais fait un bon braconnier.

— Peut-être bien, vietdaze! Mais à pro-pos, puisque t'as rien pu foutre dans ton hâvre-sac, tu vas tout de même venir manger la soupe à la maison. Ce sera au-tant de pris.

— Merci, mon vieux, faut que je rentre à Janticot... Une autre fois!

— Allons, pas de façons, réplique Pi-chevin. Nous sommes à vingt minutes de la cambuse, amène ta viande... Tu me feras un cours d'Anarchie.

— Oh, si c'est pour te faire un cours d'Anarchie, je me fais pas prier, j'en suis!...

Et nom de dieu, j'acceptai l'invitation du type.

Je passe sur le dîner..., on s'est empli le fanal comme il faut, buvant rasade à chaque bouchée; bref, foutre, à la fin on avait les oreilles chaudes.

« Ouf, maintenant qu'on s'est bien farcis tu vas me parler franchement. Je prends

goût au Père Peinard, que je lis sans faute tous les dimanches, et en particulier tes tartines, dont je te fais compliment. Ma parole, ce petiot journal, ça te dit la vérité comme pas un, il prend pas des gants..., je gobe ça!

« D'autre part, mille dieux, chaque jour on nous corne les oreilles d'un parti qui mène un train d'enfer, les dynamitards, les socialistes, les anarchistes... Quoi que c'est que ce monde-là? C'est-y tout la même chose? »

— Bravo! que je fis. T'as raison, mon vieux Pichevin de t'adresser à des révolu-tionnaires pour savoir de quoi il retourne en ces matières, — et non pas à ces co-en ces matières, — et non pas à ces co-chons de richards qui dégobillent sempichonnellement des menteries sur notre compte.

Dynamitards! — Ça fait pas mal dans le tableau, nom d'un foutre. Au jour d'au-jourd'hui on dit dynamitard, comme il y a vingt ans, après la Commune de Paris, on disait pétroleur.

Mais, macarel, pourquoi appeler un parti d'une arme dont il se sert à l'occa-sion? A ce compte-là, comment faudrait-il étiqueter les birbes qui nous gouvernent : empileurs, guillotineurs, mitrailleurs, mé-linitards? etc.

Au surplus, nous n'avons pas le mono-pole de la dynamite : les nihilistes russes, et les fénians irlandais aiment bougrement ce petit jeu-là. Et pourtant, c'est de sim-ples républicains, guère plus avancés que Constans et Floquet, — quoique un peu plus honnêtes, vingt dieux!

Autre chose, cré couillon! Les prolos ne se serviront pas que de la dynamite pour foutre cul par-dessus tête la vache de société. Sans doute, une petite marmite, ça fait bon effet.... Mais ils ne perdent pas de vue l'existence des flingots, des re-volvers, des poignards, plus à portée du populo quand viendra le règlement de compte définitif.

Et d'ici-là, mille dieux, une trique, voire même la fourche de nos grands pères les Jacques, — ça peut servir à nous faire respecter....

Sacrédié, voilà pour les dynamitards. Maintenant, jaspinions deux mots du So-cialisme :

Il y a vingt ans, y avait pas d'erreur! Tout socialiste était un bon bougre. Qui disait socialiste disait un type qui ne veut plus de propriété particulière, qui veut que les richesses cnapardees par es ven-trus fassent retour à tout le monde. L'idée mère du Socialisme, c'était l'Expropria-tion, — c'est-à-dire le populo faisant main basse sur le saint-frusquin des riches, pour donner à tous la croustille, les frus-ques et le logis.

Aujourd'hui, cré pétard, tout ça a chan-gé! Des jean-foutre roublards se sont mis à frauder le Socialisme,.... comme déjà ils avaient fraudé la République!

Et ils ont aux trois quarts réussi, les salauds! Maintenant, qui dit Socialisme, dit Réformes Sociales, emplâtres sur jambes de bois, intervention de l'Etat fourrant son nez où les autres ont le cul;

— la fin finale serait l'Etat absorbant tous les monopoles actuels et devenant l'unique patron, l'unique proprio !

Hein, ma vieille, nous serions frescots, si les messieurs de Paris venaient décider à Terrefort et à Janticot ce qu'il faut semer dans tel ou tel champ.

Oh là là, oustqu'est ma fourche !

D'autres encore ne voient dans le Socialisme qu'une balançoire nous retournant à l'ancien régime. Tous les marloupiers, tous les putassiers, tous les grinches de la haute se disent socialos. Bismarck a commencé la danse ; le petit pourri de Guillaume, la charogne de pape, les marquis, les comtes, les barons, lui emboîtent le pas !

Vont-ils nous foutre de la poudre aux yeux avec cette bouillabaisse ?

Macache, cochon de dieu ! En face des socialos à la manque se dressent les socialos pour de bon. Et foutre, pas besoin de dire que c'est les seuls anarchos.

Mais, avec tout ça il se fait tard ; la mère Barbassou doit me trouver à dire, — nous recauserons une autre fois de l'Anarchie : jeudi prochain, si tu veux me rendre visite à la veillée... En attendant, avec ta permission, je vais coller notre caquette dans les pages du *Père Peinard*.

— Te gêne pas, à ta guise... Il me tarde d'être à jeudi pour que tu me dégoises le reste.

— Donc, à jeudi, adessias, camarade ! »

Le père Barbassou.

La Messe du Cochon

Véritablement, les camaros, je vas vous servir une tartine qui va vous épater davantage que si la lune venait se cacher dans votre chapeau.

Pardienne, y a pas besoin que je vous dise que c'est en pleine cambrousse que ça s'est passé, — et pour que vous ne superposiez pas que j'ai des intentions de vous monter le job, je vas mettre les points sur les i : **Parbayse**, le patelin où est arrivé le fourbi est une commune du canton de Monein, dans le département des Basses-Pyrénées.

Ceci dit, je laisse la parole au bon bougre qui me jacte l'histoire :

Père Peinard,

Chez une famille de la commune de Parbayse, que je pourrais désigner, il y a eu, ces derniers temps, un porc malade. L'animal se donnait des coups de tête contre les murs jusqu'à rendre le sang par les narines, se roulait par terre, et tout le diable et son train...

Comme le curé Marque s'était fait une réputation de guérisseur, la femme de la maison alla le consulter sur cette maladie étrange.

Marque vint examiner la bête et sans avoir osé lui mettre le doigt sous la langue et sous la queue, il demanda à la femme si le porc n'avait pas été mordu par quelque chien.

Sur la réponse négative de la femme, le

curé dit : « Il va falloir lui faire dire une messe. » Ce qui fut arrêté, — et il ajouta : « Je la dirai tel jour, si vous voulez y assister... »

Malgré la messe, le porc ne guérissait pas. Une seconde visite fut jugée nécessaire.

« Est-ce que vous vous mêlez de quelqu'un ? » demanda le raticchon.

« Oui, répond la femme, une mendiante est passée par ici, et je crois, dieu me pardonne, qu'elle a ensorcelé le porc. »

— Bien ! Bien ! dit le curé. Je vais lui appliquer une autre messe ; mais celle-ci ne vous coûtera rien parce que je la dirai un dimanche matin. » En s'en allant il recommanda de se mêler pendant quinze jours.

Il ne faut pas croire que la ménagère ait attendu la guérison de son cochon pour dédommager le bon prêtre ; elle lui a donné trente sous pour la messe et il a pris vingt sous pour les deux visites à domicile.

Quelque temps après, le curé demanda des nouvelles du malade.

« Oh, il est guéri ! » lui fut-il répondu.

« Ah, ah ! C'est bien,.... c'est ce que je pensais, car j'ai fait tout mon possible pour obtenir sa guérison. »

— Oui, il est guéri, continua la femme,.... parce que nous l'avons vendu au charcutier ! »

Pauvre cochon, pour le guérir on l'a mis en saucisses !

Un bon bougre.

Eh bien, les camaros, qu'en dites-vous du bouillon ?

Est-il assez réussi ce raticchon qui dit des messes pour les cochons !

Ça nous paraît rigolboche, mais quoi, pour les niguedouilles qui coupent dans les fumisteries de la religion, — il ne doit pas être plus difficile de guérir un cochon que de faire pleuvoir quand il y a de la sécheresse, ou bien de faire repousser des pattes aux amputés qui vont barbotter dans la piscine de Lourdes.

Quoi faire pour couper la chique à ces superstitions ?

Les opportunistes ont inventé l'instruction gratuite et obligatoire, — ça a été un cautère sur une jambe de bois.

Le jour où on foutra en pratique le bouillottage gratuit, — qu'on n'aura pas besoin de rendre obligatoire, — si on a eu soin d'écheniller la vermine noire, vous verrez que la religion sera pas longue à casser sa pipe.

Chouettes Réunions

La Soupe-Conférence. — C'est dimanche qu'a eu lieu la première soupe, distribuée par les anarchos aux mistouffiers, à la salle Favié.

Turellement, pour la circonstance, une truffouillée de putois avaient radiné des quatre coins de Paris, avec l'espoir de se caler les joues au moins une fois dans la journée.

Ils ont bouffé ! Mais, hélas, c'était guère, pour emplir leurs ventres d'affamés. Le soir, le lendemain, les pauvres bougres se sont retrouvés aussi miséreux qu'avant.

Cinq mille cinq cent soupes ont été distribuées dans l'espace de trois heures — c'est kif-kif une fève dans la gueule d'un loup.

Pas moins, c'est bon, car c'est une occasion pour parler aux mistouffiers qui n'ont pas le cœur à aller flâner dans les réunions et ne peuvent pas lire les canards. Une fois leur soupe avalée, on en a profité pour leur démontrer que s'ils sont misérables, la faute n'en est pas à eux, comme veulent le leur faire croire les grosses légumes, — mais bien aux crapulards de la haute qui ont accaparé toutes les richesses.

Après le bouillottage, une floppée de copains ont dégoisé des discours rupins et chanté des chansons bath aux pommes.

A un moment, toute la salle, c'est-à-dire plus de deux mille bons bougres, ont entonné en chœur le *Père Duchêne*.

C'était rupinskoff !

Bonaparteux en déroute. — Les socialos à la manque qui dégobillent toujours contre les anarchos, leur reprochant de ne faire du fouan que dans leurs réunions, auraient bien dû aller, lundi soir, avenue Wagram.

Quand les anarchos font du pet dans une réunion, c'est pas par plaisir, — c'est tout simplement parce qu'ils veulent la liberté pour tous, et voudraient placer leur grain de sel après avoir écouté les dégobillages des fumistes et des ambitieux.

Quand on ne veut pas les laisser jacter, ils rouspètent, et ils n'ont pas tort !

Par exemple, une réunion où y avait pas tant de mages à faire, c'est celle de lundi, que les réacs du quartier de l'Étoile avaient organisé, en vue des prochaines élections, afin de prouver aux votards qu'ils n'ont pas farfouillé dans le Panama.

A la porte, il fallait montrer patte blanche,.... quoique ça une ribanbelle de zigues d'attaque ont pu s'enquiller dans la grande salle.

Sur l'estrade y avait une collection de gros jean-foutre qui ne valent pas la corde pour les pendre.

Ah, nom de dieu, ce qu'on leur a bien rivé le bec ! Comme ils débinaient les voleurs de Panama, de tous les coins de la salle on leur a demandé les comptes de l'*Union Générale*.

Mais le coup le plus galbeux a été a pétarade d'une fusée de gosse qui a éclaté sous l'estrade des gros farceurs.

Ça a coupé la chique à l'orateur !

Illico, sans demander son reste, toute la bande s'est fuitée dare-dare, et, pour activer le mouvement, les bons bougres ont entonné la *Carmagnole*.

Mille dieux, la leçon aura sûrement été suffisante : les bonaparteux n'auront plus envie d'exploiter les flouteries de Panama à leur profit.



LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

SACRÉS CHAROGNES

Vienne. — Il y a dans les bagnes industriels une catégorie d'ouvriers bougrement détestables, à cause de leur vilain métier qui consiste à moucharder les camaros et à les faire foutre à la porte quand ils en trouvent l'occase.

Ainsi, dernièrement, un nommé Beupin, contre-coup de revideurs à l'usine Seguin aîné, a profité qu'une pauvre bougresse enterrait son père pour monter le singe contre elle, et la faire saquer.

C'est vache, nom de dieu !
Gueuler contre ça, c'est bien, et le père Peinard est toujours prêt, mais, les camaros, y aurait-il pas mieux à faire ?

Pensez-vous que si les salauds de ce calibre recevaient de temps à autre une riche brûlée ça ne les rendrait pas moins rosses ?...

Une racaille qui a bougrement de la ressemblance avec les contre-coups, c'est les sergots, — et il est bien certain que si on foutait le tout à l'égoût, ce serait le meilleur moyen pour empêcher ces crapules de faire des mistouffles au pauvre monde.

Samedi dernier, les flicards de Jouffray (un jean-foutre qui cumule le métier de maire de Vienne avec celui de dépoté), se baladaient comme des feignasses qu'ils sont.

Turellement, ils étaient en quête d'une crapulerie à faire : justement, une floppée de jeunes bons bougres s'amaient, rigolant entre eux. Un gas de la bande ayant pris les devants, les autres le rappellent : « Ohé, pas si vite !... »

« Laisse-le donc, y nous fait chier ! » réplique un des camaros.

Illico, les flicards prirent prétexte de ça pour tomber à bras raccourcis, non pas sur celui qui avait lâché les paroles qu'ils s'attribuaient, mais sur le pauvre fleu qui marchait en avant.

Les camarades vinrent le sortir des sales griffes de ces abrutis et les engueulèrent, je ne vous dis que ça !

Décidément, nom de dieu, quand viendra le jour où on fera du fumier de tous ces gredins, — il serait temps que ça ne moisisse pas !

MAUDITS EMPOISONNEURS

Epernay. — Non seulement les marchands de boustifaille sont de rudes voleurs, mais encore ils sont de sacrés empoisonneurs. Jugez plutôt, d'après ce que me jaspine un bon bougre de revendeur :

Ils achètent à un gros commerçant des paniers de harengs frais à raison de 5 et 6 francs, que lui fait venir sans se la fouler pour cinquante sous. Et encore, les harengs ne sont pas de ces plus frais : faut qu'ils soient vendus le jour même, sinon le lendemain c'est de la pourriture et le pauvre revendeur perd ses quatre sous.

Ça, c'est du vol organisé, nom de dieu ! Autrement dit du commerce, — et comme de juste, c'est toujours les petits qui trinquent, les gros marchands tirant toujours leur épingle.

Autre chose : tous les matins à Epernay y a une criée de huit à neuf heures où on bazarde des marchandises qui proviennent de la Halle de Paris, qui ont été refusées ou qu'on n'a pu vendre et qui, turellement, datent de quatre ou cinq jours au moins.

C'est à moitié gâté, cré pétard !
Aussi, ça se vend à des prix dérisoires ; y a beaucoup de pauvres bougres qui profitant du bon marché, achètent un panier de poissons et s'en vont les vendre en campagne.

Comme y a plus d'acheteurs que de connaisseurs, ça se débite, nom de dieu !

Les criminels ne sont pas les pauvres gas qui se sont mis à vendre cette pourriture. Mille dieux, non ! Les vrais coupables sont les gros richards qui spéculent sur la misère du populo pour lui faire bouffer de la poison.

LES PETITS ONT TORT !

Lavaveix-les-Mines. — Quoi qu'il arrive à un prolo, si c'est par la faute d'un richard, c'est toujours le prolo qui a tort.

A preuve l'accident arrivé y a quelques semaines, à une bonne bougresse de camplucharde qui s'en allait au marché, un panier plein d'œufs au bras.

Derrière elle, un gros bonnet s'amène au grand trot, allant droit devant lui, sans crier gare. Si bien que cheval et voiture passent sur le corps de la pauvre femme et lui démantibulent l'épaule gauche.

Le richard donne vingt francs à sa victime et se croit quitte de tout, sacré mâtin !

La bonne bougresse a bien été se plaindre à toute la séquelle des gens de loi, mais, turellement, on l'a envoyée paître, et, pour toute réponse, on lui a foutu au nez que c'est elle, qui, de bon gré, s'est fourrée sous la voiture du gros campluchard.

Crédieu, voilà qui devrait faire ruminer les culs-terreux : ils paient les impôts de toute sorte et jamais, en retour, la gouvernance ne leur rend service ; quand ils réclament contre une injustice on les fout à la porte.

Bondieu, ils devraient s'apercevoir de ça, encore plus vite que les prolos de la ville, et, à leur tour, envoyer paître les percepteurs et toute la maudite vermine.

VIVE LA CARMAGNOLE

Rive-de-Gier. — L'autre mardi ont passé en correctionnelle une quinzaine de bons bougres de verriers, poursuivis pour avoir fait du fouan dans la rue en chantant la *Carmagnole*.

Les enjuponnés ont considéré Gaudin comme le principal auteur de la manifestation et lui ont collé trois jours de clou et 15 balles d'amende.

Quand le chef du comptoir a dégueulé la condamnation, une bonne bougresse a crié « Vive la *Carmagnole* ! »

Les marchands d'injustice ont fait une sale poire, ils auraient bien voulu paumer la chouette bougresse, mais y a pas eu plan.

Peub, ils en verront bien d'autres !

QUELLE DÉGOUTATION !

Bourges. — Les juges du patelin ont recondamné le copain Fortuné en appel ; ses quatre mois ont été maintenus.

A la fin, une fois la condamnation prononcée, un chouette zigue, Bedu, a crié à pleins poumons « Vive l'Anarchie ! » Arrêté subito, il a ramassé six mois de prison « pour avoir causé du tumulte de nation à empêcher le cours de la justice. »

Bougres de charognes, infects menteurs ! Vous ne pouviez pas dégouter une raison moins mauvaise ? Bedu ne pouvait rien troubler, nom de dieu, puisque Fortuné était condamné et la jugerie finie.

CHOUETTES FLAMBEAUX

A Nancy y a une association patrouillarde pour l'abrutissement des gas de 20 ans. Ces jours derniers, une des grosses légumes de cette Société a reçu une galbeuse babillarde qu'il a été vivement porter au quart-d'œil.

Un quotidien du pays l'a publiée, en s'épatant, comme une andouille, qu'il n'y ait pas de fautes d'orthographe. Bougre de serin !

Voici d'ailleurs un bout de cette babillarde à laquelle je ne change rien :

CONSCRITS,

« ... Avez-vous songé à ce que l'on voulait faire de vous en vous forçant à tirer au sort ? Ecoutez : on veut simplement que vous soyez les chiens de garde de la bourgeoisie, et les défenseurs des coffres-forts des riches. Et lorsque les ouvriers, ces patrias, ces déshérités d'aujourd'hui, réclament un petit soulagement à leurs maux, vite on envoie les soldats, ces fils, ces frères de ce prolétariat, pour les empêcher de se plaindre. Alors, comme à Aubin, à la Ricamarie et à Fourmies, les soldats sont des assassins. Irez-vous à l'armée ? Non, n'y allez pas : désertez, refusez de servir, do subir les caprices des dirigeants, car c'est le but des gouvernants de vous incorporer. — Car la patrie n'existe pas : le prolétaire allemand comme le prolétaire français sont exploités. Il faut que cela change ; or partout la révolte s'annonce : l'émancipation est proche. Si vous allez quand même à la caserne, combattez-vous ceux qui luttent pour le bien de l'humanité. Non il ne faut pas que cela soit, à nos efforts, vous y répondrez en refusant d'être des assassins, en vengeant les iniquités sociales, en tuant vos chefs, ces misérables qui commanderont le feu.

« Vive l'Emancipation sociale ! A bas la Patrie ! Vive la Révolution sociale ! Vivre libre ou mourir !

« Un groupe de conscrits anarchistes de Nancy. »

Un autre chouette flambeau, c'est un placard qui raplique de Londres et qui a pour titre *Dynamite et Panama*. Il a été affiché dans un tas de patelins : à Chartres, à Bessèges, à Levallois, à Saint-Denis, etc.

Partout où on en a collé, le populo les a lu avec jubilation ; par exemple, les jean-foutre y ont trouvé un cheveu, aussi ont-ils ordonné à leurs roussins de les arracher vivement.

Pour donner une idée du flanche, j'en fourre un becquet sous les quinquets des camaros :

« ... Nous venons une fois de plus, dire aux exploités, aux bernés, aux miséreux, ce que nous voulons :

« Revision, nous importe...
dre social to...
nous empris...
dehors de n...
vafets de t...
école d'assa...
seurs du pe...
trons viv...
claves...

NOUV

En...
roussin...
sont en...
tre les...
Si q...
plus d...
gleten...
La...
ville...
refou...
que...
exer...
leur...
flo...

nu...
te...
au...

la...
t...

« Revision, non de la Constitution — que nous importe ce torchon-cul! — mais de l'ordre social tout entier. Plus de gouvernants nous emprisonnant dans leurs lois faites en dehors de nous et contre nous; plus de juges, valets de tous les pouvoirs; plus d'armée, école d'assassinat; plus de prêtres abrutisseurs du peuple; plus de financiers et de patrons vivant en oisifs du labeur des esclaves... »

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

En Angleterre. — A Londres, les roussins continuent leurs crapuleries : ils sont en train de manigancer un coup contre les anarchos.

Si ça continue sur ce train, y aura pas plus de sécurité pour les proscrits, en Angleterre, qu'ailleurs.

La semaine dernière, le roussin Melville arrêta Capt et Segot; il fallut les relâcher en liberté, — il ne les avait sucrés que pour tâter le pouls à l'opinion. Par exemple en relâchant les copains on ne leur a pas rendu le revolver qu'on leur a flouté.

— Les meetings des sans-turbin continuent; à la dernière réunion, un des orateurs a conseillé aux pauvres diables le vol au lieu du mendigotage.

En Allemagne. — A Berlin, y a eu la semaine dernière une réunion de sans-travail qui a été dissoute au moment où un zigue d'attaque conseillait d'organiser des manifestations dans la rue.

Et là-bas, c'est partout qu'il y a de la mistouffe ! Dans la seule ville de Manheim y a 3.000 ouvriers sans travail. S'ils voulaient, nom de dieu, ils feraient un sérieux grabuge !

En Russie. — C'est pas tout rose de faire la guerre aux zigues d'attaque : un gros galonnard vient d'en tater; ce salaud, nommé Drozsgowski, avait été président du conseil de guerre de Tashkent et avait fait condamner des tapées de nihilistes.

Quelques coups de couteau, chouette-ment appliqués, viennent de lui faire passer le goût du pain : il a crevé sur le coup.

Il ne condamnera plus personne !

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier; et le dimanche salle d'Apollon, 25, rue de la Gaité, de 3 à 6 heures.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire, tous les mercredis et samedis, 66, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

XIX^e Arrondissement. — Tous les camarades sont convoqués pour le mercredi 21 décembre, salle Voisin, 118, rue de Flandre, à 8 heures du soir.

— Les Egaux Club libre d'études sociales des XI^e, XII^e et XX^e. Réunion publique le lundi 19 décembre, à huit heures et demie du soir, salle Constant, 98, rue des Boulets, près la rue de Charonne.

Ordre du jour : Discussion contradictoire sur les associations coopératives de consommation et la question sociale.

Les membres des sociétés *La Moissonneuse*, *l'Economie Sociale* sont particulièrement invités. Entrée libre.

Marseille. — Les compagnons qui détiennent des listes de souscription pour *l'Agitateur* sont priés de faire parvenir le montant à l'administration, 7 A, rue Beauveau, avant le 24 décembre, le journal devant paraître la première semaine de janvier.

— Le groupe les *Rénovateurs* se réunit tous les jeudis et samedis, au bar International, 7 A, à l'entresol.

— Le groupe la *Jeunesse révolutionnaire* se réunit tous les dimanches, au bar Flory, allées des Capucines, 69.

Nancy. — Les anarchistes de Nancy organisent pour le samedi 24 courant un réveillon anarchiste.

Les camarades sont cordialement invités à cette soirée familiale, où l'on entendra chants et poésies révolutionnaires.

Amiens. — Tous les dimanches, de 5 à 7 h. du soir, réunion, 64, rue du faubourg de la Hotoie. Tous les premiers et troisièmes dimanches, lectures, causeries, chants, poésies, divers.

A la réunion du dimanche 18 courant, un camarade de passage prendra la parole.

— La *Révolte* et le *Père Peinard* sont en vente à la librairie Richard, 27, rue de la Hotoie.

Dijon. — Groupe d'études Sociales la *Vérité* se réunit tous les samedis, de 8 à 11, chez Catineau, rue de la Chaudronnerie.

— Soirée familiale anti-cléricale, le samedi 24 courant, salle de la Renaissance, rue Jamet-Demontry, à 9 heures du soir.

Causerie, chants et poésies révolutionnaires.

Entrée 0.20 centimes donnant droit à un billet de tombola.

Lille. — Le groupe le *Forçat*, de Lille, d'accord avec les camarades de la région, a pris l'initiative de la publication d'une série de brochures révolutionnaires; la première aura pour titre : *La Dynamite et l'Anarchie*. Prix : 15 centimes.

Adresser lettres et mandats au compagnon Mauduit, 45, rue de Valenciennes, à Lille.

— Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Albéric Poissonnier, 55, rue Saint-Sauveur.

Roubaix. — Réunion des anarchistes de la ville et des environs, tous les samedis à huit heures du soir et les dimanches à six heures du soir, au local habituel, 144, rue d'Inkermann.

Agen. — Les camarades d'Agen viennent de faire tirer 10.000 exemplaires de la brochure *Entre Paysans*, de Malatesta; pour faciliter la propagande par l'écrit, ils mettent la brochure en vente ainsi :

10 exemplaires.....	0.75 franco
25 —	1.75 —
50 —	2.75 —
100 —	5.00 —

Adresser demandes et fonds au compagnon Blouin, kiosque du Marché, Agen.

Toulon. — Tous ceux qui voudraient correspondre en vue de la propagande révolutionnaire anarchiste n'ont qu'à écrire au compagnon Jules Delaporte, chez Canépa, rue Alezard, Toulon.

— Le *Père Peinard* est en vente chez tous les libraires et marchands de journaux de la ville et du faubourg. — Dépôt central chez M. Rampal, rue Neuve, 43, Toulon.

Alger et la banlieue, dépôt central du *Père Peinard* chez Amédée Geneste, marchand de journaux, 31, rue Bab-el-Oued.

Domarain. — Tous les camarades de la Grive, Bourgoin, La Tour-du-Pin et les environs sont invités à une soirée familiale, tenue chez Guillot, cafetier, route de Lyon, de 6 heures du soir à huit heures, le dimanche. Prière aux camarades d'amener leurs copines.

— En vente chez Guillot, le *Père Peinard* et toutes les publications anarchotes.

Nantes. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Leteyssier.

Le Havre. — Hamelin, 16, rue des Vieux, crie le *Père Peinard*.

Damery. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Beaune. — Le groupe les Niveaux, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

PETITE POSTE

B. Agen — G. Marseille — C. Argenteuil — B. Machine — B. Le Mans — M. Roanne — G. Brest — L. Grau-du-Roi — D. Toulouse — D. Jailleu — V. New-York — B. West Elisabeth — L. Mans — Z. Nice — P. Lyon — P. Beaune — M. Auxerre — P. Grenoble — V. Couilly — M. et A. Angers — P. Rive-de-Gier — B. La Jasse — F. Nancy. — L. Réole — S. Marolle — A. Damery — O. Beauvais — L. Arras — F. Amiens — P. St-Chamond — C. Dijon — G. Penhouet — S. Tarare — D. Vieune — C. Reims — H. Havre — V. pour Ronbaix — G. Nimes, reçu galette, merci.

L., *Aigues-Mortes*. — N'avons pas cette chanson; je crois qu'elle n'a jamais été imprimée.

Montvicq. — Ne sais pas de quelle tartine vous voulez parler. Ecrivez à nouveau.

C., *Dijon*. — Les brochures que je t'ai envoyées étaient pour Bardot (acompte).

Copains de Roubaix : Non, C. n'a pas réglé son dernier numéro.

— Prière aux copains de Londres de ne plus envoyer à l'adresse de Michiel, Damery, à l'avenir à Anon, à Brunet-Damery.

— Le comp. Vinchon prévient les camarades avec qui il est en correspondance de ne plus lui écrire à son ancienne adresse; d'ici huit jours il leur donnera son adresse à Londres.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris



Pourquoi j'ai t'y le cul nu, tandis qu'il y a des frusques plein ce magasin?... Pourquoi ce bourgeois a-t-il bouffé comme un porc, tandis que j'ai les tripes vides?